POMME DE TERRE PHÉNOMÉNALE.

Le dessin ci-dessus ne représente pas un dieu égyptien ou chinois, comme il semblerait, mais une pomme de terre à l'aspect étrange que la nature paraît avoir produit par erreur.

Le propriétaire de ce phénomène du monde végétal est M. Eugène Bleau, un boucher installé au numéro 50 de la rue Craig, à Montréal, Canada.

M. Bleau a accidentellement découvert cette pomme de terre dans un lot considérable qu'il avait acheté d'un fermier, qui n'avait probablement pas remarqué le surprenant produit de sa terre.

TEMPERATURE

Du 2 novembre 1900.

"The monitor Le R. A. L. Claudel, Opticien. No 145 rue de Canal, Entre Carondelet et Baronne

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	68	20
Midi.....	76	24
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	72	22

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 2 novembre—Indications pour la Louisiane—Temps—beau samedi et dimanche; vents du nord.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Langue Française, suite, J. Gentil.
Suggestion.
Germaine, Histoire du Jour des Morts.
Camillia, conte indien.
Oh! Mademoiselle.... — Monologue.
Prose à Guillaume, poésie, J. G.
Secrets et Recettes d'Antan.
D'Or! d'Or, feuilleton du dimanche.
Mondanité, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Heureuse Perspective.

Nous voici donc touchant à la fin de la campagne électorale, et ce n'est pas sans plaisir que nous la voyons se terminer.

Nous attendons le grand jour des élections avec confiance. Le parti démocrate a fait depuis trois mois de si étonnantes conquêtes, il s'est opéré dans les esprits et dans l'opinion publique, un si grand changement à mesure que la vérité se faisait jour et que les faits étaient clairement et honnêtement exposés, qu'il ne s'élèverait nulle part le moindre doute sur le résultat final si la question d'argent ne jouait pas un si grand rôle dans les opérations électorales, s'il ne devait y avoir tant de votes achetés à prix d'or. Aussi toute notre confiance repose-t-elle sur le peuple américain qui est noble et fier, qui a le sentiment le plus profond de sa dignité, le plus ardent amour de ses libertés et ne se laissera pas acheter comme s'achète un jambon au marché.

Donc après la victoire politique démocratique ou nationale—ce qui est tout un pour nous, place aux affaires d'Etat et de ville, place à la réforme municipale, commencée sous les plus heureux auspices; place aux affaires de la grande saison industrielle et commerciale qui sont pleines d'heureuses promesses dont bon nombre seront réalisées, ou sont tout au moins en vue de réalisation; place enfin, aux distractions et aux plaisirs auxquels nous avons bien droit après nos travaux de l'année et qui doivent être la juste récompense de nos labeurs de l'année.

Qu'avons nous à redouter? Ne venons-nous pas d'entrer, au point de vue de l'administration de nos affaires — municipales — dans une ère tout à fait inattendue d'ordre et de progrès? Nous avons beau fouiller dans notre passé, qui a eu bien des jours de bonheur et de gloire, semés de tant de misères et de tristesses, nous ne trouvons nulle part une période de bénédictions comme celle où nous venons d'entrer. Que peut il nous manquer? Après nous avoir un instant délaissés, tout notre monde élégant ne nous revient-il pas satisfait et fier de reprendre, parmi nous, la place qu'il a si longtemps et si dignement occupée?

Notre saison du carnaval que nous avons rendue si célèbre et qui nous a attiré tant d'admirations de l'ancien et du nouveau monde, ne nous promet-elle pas des joies et des splendeurs inespérées? Et aux plaisirs si enivrants du Carnaval ne voyons-nous pas s'ajouter bientôt les distractions si élevées, si artistiques de l'opéra français que, seuls de ce côté-ci de l'Atlantique, nous avons au de tout temps nous procurer?

Nargue donc de la politique qui ne sait que nous rabaisser et nous diviser avec ses roueries et ses intrigues. Livrons-nous à la joie qui rafraîchit nos âmes, au travail qui nous relève et nous enrichit, à l'industrie qui va nous procurer la prospérité, à l'activité productrice et commerciale qui va nous donner l'abondance, parce qu'elle est la source de tous les progrès comme de toutes les opulences.

Ne sommes nous pas en train de transformer, de transfigurer notre métropole, et ne tous sommes nous pas enfin conquis les biens auxquels nous aspirions en vain depuis si longtemps, les bienfaits d'une administration sans peur comme sans reproche, qu'en ne peut arrêter sur la voie du salut où elle nous a engagés, puisque chacun a confiance en elle et que personne ne fait obstacle à ses généreux desseins?

CHINE

Le général Voyron, accompagné de Mgr Anzeau et escorté de six spahis, est arrivé à Pékin.

Les officiers et les membres de la légation de France ont été à sa rencontre.

Les troupes françaises de la garnison de Pékin rendaient les honneurs; les autres nations n'étaient pas représentées.

L'entrée du général a été saluée par 15 coups de canon.

Dans la cour du palais impérial, aux sons de "la Marseillaise," le général a remis les drapeaux aux 17e et 18e régiments d'infanterie de marine et il a prononcé ces paroles patriotiques:

Dans cette ville mystérieuse qui n'a plus de secrets pour nos armées, je remets à votre honneur et à votre courage ces drapeaux qui m'ont été confiés par le gouvernement de la République.

Les troupes ont défilé. Leur tenue est excellente.

L'état sanitaire est très bon et celui des nos soldats s'améliore.

Tous les membres des légations de France et de Belgique assistaient à cette touchante cérémonie de la remise des drapeaux.

Répondant à une note de Li-Hung-Chang et du prince Ching, M. Pichon fait savoir que la Chine, en reconnaissant avoir violé le droit des gens, a remis, par cela même, en cause les responsabilités engagées.

En conséquence, M. Pichon demande qu'un châtiment exemplaire soit infligé aux principaux coupables, les prince Tuan, Tchouang, Kang-Yi et Tong-Fu-Sien.

M. Pichon ajoute que, tant que leurs têtes ne seront pas tombées, on ne pourra pas cesser les hostilités.

Par suite de l'arrivée du maréchal de Waldersee à Pékin, où il hivernera, le général Voyron a décidé de prolonger son séjour à Pékin jusqu'à nouvel ordre.

ECHOS DE PARTOUT

A Pékin.

La *Gazette de Cologne* reçoit de Tien-Tsin une dépêche annonçant que l'ambassadeur de Russie, M. de Giers, qui était arrivé à Tieu-Tsin le 4 octobre, venant de Pékin avec le personnel de l'ambassade, a reçu de son gouvernement l'ordre de rentrer à Pékin immédiatement avec toute l'ambassade.

D'autre part, les correspondants du *Times* et du *Daily Telegraph* à Saint-Pétersbourg prétendent que, malgré les démentis officiels, il est impossible de ne pas considérer l'annexion de la Mandchourie comme un fait accompli.

Mais, quelle que soit la situation de fait, l'annexion n'a pas été légalisée. Mêmes pour la Russie, donc, les négociations s'imposent.

M. Conger a déjà rendu sa visite à Li Hung Chang. Une dépêche de Pékin à New York dit que le prince Ching et Li Hung Chang conferent avec les ministres étrangers pour la fixation de la date de la première réunion. Acceptons-en l'augure, mais sans trop de confiance.

En attendant, s'il faut en croire une autre dépêche à sensation de Shanghai, le prince Tuan a télégraphié aux mandarins et aux principales corporations de Shanghai que la cour est en sûreté, que l'hiver paralysera les efforts des alliés; il recommande d'activer le travail dans les arsenaux afin que tout soit prêt quand le moment viendra de massacrer les étrangers.

Mais il y a bien des raisons de douter de l'authenticité de cette nouvelle.

La baronne de Ketteler vient d'arriver à Victoria, dans la Colombie britannique, et se rend dans sa famille, à Détroit (Michigan).

Pas de nouvelles, aujourd'hui, de l'insurrection dans le sud.

Italie.

On écrit de Naples au *Secolo* que, à 1,000 mètres environ de la place où a été découvert le célèbre trésor de Boscо-Reale, les propriétaires du terrain ont découvert, par des fouilles nouvelles un édifice important. Jusqu'à présent on n'a pas mis au jour moins de vingt-quatre pièces, dont l'architecture et la décoration picturale sont antérieures à l'époque des constructions et des peintures de Pompéi. Les peintures murales sont fort belles et d'une parfaite conservation. Elles représentent des scènes champêtres et des jeux gymniques.

Le sous-directeur du musée royal de Berlin, qui se trouvait justement à Bosco-Reale au moment de cette découverte, en a fait rapport à l'empereur. On dit que Guillaume II aurait l'intention d'acquérir les fresques et de les transporter à Berlin.

Trois de ces peintures ont une importance spéciale; elles représentent des personnages de grandeur ultra-naturelle: l'une un gladiateur qui paraît raconter à une femme un des jeux du cirque dont il est sorti victorieux; la seconde représente une citharistè; la troisième une femme qui a l'air d'écouter les sons d'une musique lointaine.

Il paraît que, sans prendre l'avis du ministère de l'instruction publique, la direction des fouilles de Naples a autorisé le propriétaire, M. de Prisco, à détacher les soixante-dix fresques mises au jour, de sorte que, pendant leur caractère d'immeuble, elles sont devenues meubles, frustrant ainsi l'Etat de son droit d'expropriation.

Elles seraient devenues ainsi objets d'art que le propriétaire a le droit d'exporter.

Le ministre, M. Gallo, a désavoué la direction des fouilles de Naples, se réservant d'établir les responsabilités.

Angleterre.

Un des médecins les plus réputés du Royaume-Uni, sir Henry Acland, professeur à l'université d'Oxford, vient de s'éteindre à l'âge de 85 ans.

Ce savant était pour ainsi dire chez lui dans la célèbre université britannique, où il avait pris ses grades en physique et en médecine il y a plus de soixante ans. Il y a exercé le professorat pendant les deux tiers de son existence et l'a doté de son nouveau musée.

Sans être un grand novateur scientifique, il a rendu des services considérables et a beaucoup contribué au développement de l'étude des sciences physiques et naturelles en Angleterre.

Il fut membre de la commission royale d'hygiène et de l'association médicale britannique.

Il étudia la question sanitaire aux Indes, en Egypte, etc., accompagna le prince de Galles aux Etats Unis et fut médecin honoraire du prince Léopold.

Il a pen écrit; il ne laisse guère que quelques mémoires sur les questions d'hygiène.

C'était en même temps qu'un savant un artiste et il fut l'ami et souvent le guide et le conseiller de Ruskin.

Le titre de baronet, qu'il tenait de son père, revient à l'aîné de ses six enfants, le contre-amiral William Dike Acland.

SEULE!

"Encore une histoire d'amour... et qui finit par un mariage!" murmure Mme Bernon, tournant les feuillets d'un doigt nonchalant. Elle ferme le livre brusquement, presque avec irritation, s'enfonce davantage dans sa niche de rochers, laisse vaguer son regard au loin, en abaissant ses longs cils comme un voile, devant l'éblouissement du ciel et de l'Océan.

Qu'on est bien là, loin du bruit de la plage! Elle avait dénické cet abri au hasard d'une excursion solitaire, entre Pen Château et le bourg de Batz, à quelques centaines de mètres de son chalet. Et maintenant, chaque après-midi, elle y revenait, échappant à sa bande d'amis mondains, pour se retremper dans le grand calme, pour respirer à l'aise le vivifiant souffle du large, pour goûter, à s'en griser, l'âpre ivresse de la solitude.

De son pas solide et leste, elle descendait l'escalier cyclopéen des roches entassées, s'asseyait entre deux blocs avancés comme un balcon, dominant la mer, et restait là, immobile pendant des heures, bercée par l'harmonie lente des vagues, anéantie dans l'immensité.

Une mouette blanche, trempant le bout de son aile dans l'embrun, une voile rousse à l'horizon, glissant vers le Croisic, un panache de vapeur courant le steamer qui sort de Saint Nazaire et va tracer hardiment son sillage sur toute la largeur de l'Atlantique, sont les seuls incidents qui secouent l'assoupissement heureux de sa pensée.

Depuis les années de couvent, depuis ces soirs de vacances où, sous l'ombre de la chenaie, elle rêvait à des choses vagues et délicieuses, elle n'a rien éprouvé de semblable à cette jouissance tranquille où s'épanouit tout son être intime.

C'est un arrêt dans le tourbillon de sa vie. Elle jouit du bonheur de se retrouver. Du fond de son âme jaillissent des réminiscences, des idées, des visions de son autrefois qui la surprennent, l'émeuvent doucement comme ces fleurs séchées, conservées dans un volume, qui évoquent une date, un souvenir, quelqu'un qu'on ne se rappelle plus bien....

Les songeries de seize ans, comme tout cela est loin! Que d'années déjà écoulées, sans laisser plus de trace durable que la vague qui vient baiser le bord humide de la grève! Seize ans!.... Elle en a vingt-huit aujourd'hui, il y en a dix qu'elle est mariée! C'est un grand morceau de vie, cela! Et devant cette nature grandiose, sans cesse en mouvement, gouvernée par des lois immuables, éternelles, la jeune femme a conscience de la petitesse, de la fragilité de tout ce qui respire et qui passe. L'infini du ciel lui donne l'idée d'un autre infini dont le mystère fit palpiter son âme jeune: l'amour!.... L'amour qu'elle ne maintenant, avec son expérience sceptique de femme.

—Chimère de petite fille ou de poète! dit elle tout haut, comme pour se répondre à elle-même. Et elle secoue la tête avec un sourire un peu désenchanté. Ah! ce rêve de vie à deux, de cours confondus, battant à l'unisson.... comme la réalité en est loin!.... Contrau plusamerait il ces idées *romanesques*, closes dans la tête de sa femme, en face de cet azur pailleté d'argent, qui ne lui inspire à lui, homme pratique et sportif, comme il se plaît à dire, que l'envie de piquer un hardi plongeon ou de lancer sa pénisoire!

Leur mariage n'a été ni pire ni meilleur que bien d'autres. M. et Mme Bernon sont, l'un pour l'autre, deux associés courtois, deux compagnons de route aimables—mais séparés cependant par une foule de causes subtiles et puériles,—occupés, chacun de son côté—comme tous ceux de leur monde—de la grande affaire de s'amuser.

Comme en un mirage, la jeune femme voit passer devant elle la joyeuse troupe d'excursionnistes dont Gontrau fait aujourd'hui partie. En ce moment, bicyclettes et motocycles doivent rouler sur la grande route de Guérande, dans un nuage de poussière, et, en fermant les yeux, il lui semble voir l'automobile de son mari, et près de celui-ci—chauffeur impeccable, coiffé de la casquette cirée blanche,—la tête rieuse et finement poudrée de Liliane Proad, leur jolie voisine américaine....

Mme Bernon soupire encore. Ses sourcils bruns se rapprochent, ses lèvres souples s'abaissent, donnent, à son beau visage une expression découragée, pendant que son regard plane dans l'immensité lumineuse avec une soudaine mélancolie.... Adieu, cher petit coin! Adieu, bienfaisant repos des heures solitaires! De toute nécessité, il faut rentrer dans la lutte, payer de sa personne, faire assaut d'élégance, de grâce et d'esprit, s'épuiser dans une agitation factice! La jeune femme se lève lentement, avec une impression de regret et de lassitude, ayant conscience qu'elle abandonne la quelque chose d'elle-même. Et en ramassant machinalement le livre tombé à ses pieds, elle murmure de nouveau: "L'amour!.... Qui le connaît jamais!...."

Mais comme elle regagne le sentier de la falaise surplombante, un spectacle imprévu l'arrête. Sur la crête du rocher deux jeunes gens sont assis: lui, un de ces pêcheurs bretons, au torse vigoureusement moulé par le tricot brun, qui ont des yeux clairs de première communiante dans un visage bronzé; elle, une svelte fille de Batz, à la pâleur rosée, au profil tranquille de vierge, sous la coiffe transparente. Ils se tiennent la main et se regardent. Et, dans ce regard, Mme Bernon, l'émiseuse, voit s'ouvrir l'infini dont elle a rêvé. Elle pâsse, triste et se sentant pauvre, près de ces deux humbles, riches d'amour.

Abita, Abita, Abita.
Que de trésors de santé cette Eau contient

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

21 Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

DEUXIÈME PARTIE.

CHRISTINE.

II

LES CAMPS VOLANTS.

Suite.

—Voilà la ligne prête!

Puis, sortant de son gousset une petite boîte en fer blanc qui contenait des vers de terre recueillis la veille sous les racines d'un peuplier, il dit, sur un ton de vif contentement:

—Et voici les amorces!

Christine regardait avec admiration cet homme industrieux qui savait si bien s'arranger et qui n'oubliait rien, tirant parti de tout avec tant d'ingéniosité.

C'est que Gaspard était un truqueur de profession, de race, expert dans l'art de vivre des ressources naturelles qu'offre un pays en chasse, pêche, fruits, légumes, œufs et gibier de basse-cour.

Nul n'était plus habile que lui comme braconnier et comme maraudeur. Il possédait tous les secrets des camps-volants pour se nourrir sans frais. Il avait plus d'un tour dans son sac et maintes recettes dans la mémoire.

Gaspard se frotta les mains avec toutes les marques extérieures de la jubilation:

—Nous allons faire une excellente pêche!....

Dans la rivière qui coulait mollement sur un lit de cailloux polis, on voyait une infinité de poissons dont les écailles scintillaient au soleil, sous l'eau claire: goujons dodus, immobiles près du fond, ablettes au dos bien argent, blèmes plates, perches aux écailles jaspées, carpes majestueuses aux yeux d'or et au museau bonnêtement, truites arc en ciel, tanches aux nageoires brunâtres.

Le Grélé, amorça la ligne et trempa le ver dans un liquide jaune dont il portait une petite fiole sur lui.

C'était l'appât irrésistible, connu de quelques rares pêcheurs.

Le fil s'abattit sur l'eau avec un léger sifflement à un endroit où l'ombre des saules faisait une large tache obscure.

—Chut! plus un mot! dit Gaspard à voix basse.... Je crois que ça va mordre.... il y a du bon!

Attentif, il suivait de l'œil le bouchon qui flottait à la surface, au gré du courant presque imperceptible.

Au bout d'une minute à peine, le bouchon plonges.

Rapidement, le Grélé tira à lui, et une magnifique perche, toute frétillante, fut arrachée de l'eau.

—Oh! le beau poisson! s'écria Christine en le regardant sauter sur le gazon vert.

—Et d'un! se contenta de répondre Gaspard, après l'avoir décroché.

Il désamorça la ligne.

En très peu de temps, une douzaine de carpillons, ablets, goujons eurent rejoint la perche dans le filet qu'avait apporté le frère de Véronique.

—Notre friture fait des progrès! dit ce dernier avec un orgueil légitime de pêcheur qui réussit.... Allons! un dernier coup d'hameçon. Je réclame pour celui-ci une pièce royale!

Cette fois, ce fut une superbe anguille qui fut prise. Il fallut certaines précautions pour l'amener.

Quand elle fut hors de l'eau:

—Ohonette! s'écria le Grélé, en lançant en l'air sa casquette en signe de réjouissance.

Et il ajouta, enroulant, en bute autour de ses doigts sa ligne détachée:

—Le dîner est acheté, il n'y a plus qu'à le faire cuire. Nous allons chercher un fourneau complaisant.

Ils se mirent en marche.

—Tiens, dit le Grélé, porte les poissons, tu auras l'air d'une petite marchande.

Christine était très fière que son protecteur lui confiât sa pêche miraculeuse.

Gaspard avait un flair spécial qui le guidait vers les bons endroits.

En explorant du regard les environs du cours d'eau, il ne tarda pas à découvrir une maisonnette toute blanche avec une enseigne sur laquelle il lut de loin:

A LA RENOMMÉE DE LA PRITURE.

Bon vin.

—Eh! eh! dit-il, ça tombe comme marée en carême. Seulement l'auberge est de l'autre côté de la rivière et je n'aperçois pas de pont par ici. Voilà le chiendent!..... Bah! un bain de pieds ne me fera pas peur...

Cette dernière réflection lui était suggérée par la vue d'un gué très praticable devant lequel ils venaient de passer.

En un tour de main, Gaspard eut enlevé ses chaussures; il installa Christine sur ses épaules.

L'enfant riait de bon cœur, toute contente de passer l'eau à dos d'homme.

Ils arrivèrent bientôt à l'auberge, sorte d'hôtellerie campagnarde, d'aspect propre et engageant.

—Bonjour, la mère! dit joyeusement le Grélé à la patronne. J'ai une belle anguille à vous vendre. Elle pèse au moins quatre livres. Combien m'en donnez-vous?

—Montrez la pièce d'abord, je vous répondrai ensuite.

—Voilà. Un riche morceau, allez, et tout frais. Je viens de la pêcher à l'instant. Voyez, elle est vivante.

L'aubergiste alla vérifier le poids à la balance et demanda ensuite:

—Combien en voulez-vous?

—Il me semble qu'un franc vingt-cinq la livre....

—Cinq francs l'anguille!.... Ça va. Ce n'est pas trop cher.

—Je vous crois! Eh bien, nous allons nous arranger: Vous me donnerez trois francs, et pour la différence, vous nous ferez fricasser ces poissons et ces champignons, pain compris et un kilo de vin en sus.

—En voilà un compte!.... Enfin, c'est comme vous voudrez. Ça revient à peu près au même. Voilà toujours vos trois francs.

La patronne paya et passa à la cuisine, emportant la pêche de Gaspard.

Lui, ravi du succès de sa petite combinaison, fit asseoir Christine à côté de lui. Ils tous deux écoutèrent, depuis la salle de débit, la graisse bouillante qui commençait à chanter dans les casseroles.

Moins d'une demi heure après, ils se trouvaient attablés devant une excellente friture, alléchante, dorée, saupoudrée de sel fin, qui ressemblait à du givre sur de la rouille.

—Bigre! ça sent bon, fit Gaspard en aspirant l'odeur du plat. Tu as faim, petite?

—Oh! oui, bien faim....

—Colle toi ça sur l'estomac, dit-il en lui mettant dans son assiette la belle perche toute dodue qu'elle avait vu prendre avec tant de plaisir tout à l'heure.

Le Grélé était doué d'un appétit d'ogre. Christine aussi fit honneur à la délicieuse friture dont il ne resta bientôt plus que les arêtes.

On leur servit alors les champignons passés au beurre et assaisonnés de persil avec un filet de vinaigre.

Tous deux se régalèrent. Christine but un demi-verre de vin; Gaspard fit disparaître le reste du litre dans ses profondeurs stomacales.

Quand ils eurent terminé leur repas:

—Maintenant, annonça le Grélé, je vais dire un mot à Pétronille.

Et comme Christine ouvrait de grands yeux étonnés:

—Tu ne connais pas Pétronille?.... Par exemple!.... Je te la présente.

Et il montra une pipe en terre, au tuyau court, au fourneau plus noir que du charbon.

Il bourra son calumet, l'alluma, et lorsqu'il eut tiré quelques bouffées, il mit les coudes sur la table, battit une marche guerrière avec ses doigts et déclara:

—Tu as vu, petite, comme il faut s'arranger ici-bas. On ne doit jamais compter que sur soi-même. Ainsi, nous venons de manger mieux que des princes, et ça ne nous coûte pas un sou, au contraire, il y a trois francs de bénéf.... Tout ça parce que Bibi sait pêcher à la ligne.

Après cette réflexion empreinte d'orgueil et de philosophie pratique, Gaspard fuma sa pipe en silence, religieusement.

A la dernière bouffée, il interrogea la pendule.

—Deux heures! Il est temps de rentrer, ma petite....

—Déjà!.... fit Christine avec regret.... Déjà!....

—Tu voudrais ne pas retour-

L'anniversaire du 10 novembre, au Couvent des Ursulines.

Le 10 novembre nous rappelle le glorieux anniversaire du Couronnement solennel de la Statue miraculeuse de Notre-Dame de PROMPT SECOURS, au Couvent des Dames Ursulines. Aussi ce jour là, y aura-t-il dans leur chapelle, à 9 heures du matin, Office commémoratif destiné à en perpétuer le souvenir. C'est une messe en l'honneur de Notre-Dame de PROMPT SECOURS suivie de la Bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement et du chant du TE DEUM.

Les fidèles sont invités à y assister, et nous espérons qu'il n'y tendront nombreux, pour honorer et remercier la souveraine Patronne de la Louisiane et l'avorable à exaucer la prière humble et confiante de ceux qui ont recours à Elle dans toutes leurs nécessités spirituelles et temporelles.

AMUSEMENTS.

THEATRE "CRESCENT."

Tout le monde à la Nouvelle-Orléans connaît et est accoutumé d'applaudir ces deux joyeux et inséparables compères que l'on appelle Mathews et Bulger. Ils ont fait fureur dans "The Night of the 4th." Le public leur fera aujourd'hui de chaleureux adieux et demain, il les applaudir également, au Crescent, "In Old Kentucky," une des comédies-drames les plus populaires de la scène américaine. Nous en reparlerons demain.

GRAND OPERA HOUSE.

Il faut le dire à la louange de la direction du Grand Opera House et de la compagnie Baldwin-Melville, les amateurs de théâtre en sont à regretter que les représentations de "Mme Sans-Gêne" touchent à leur fin. La pièce est si intéressante et elle est si bien interprétée depuis manche!

Heureusement les pensionnaires de M. Greenwald préparent une nouvelle pièce à sensation qui est sur le métier depuis le commencement de la semaine. C'est demain en matinée qu'aura lieu la première de "The Fatal Card", dont le titre seul allume toutes les curiosités. Donc il y aura foule à la matinée de demain.

THEATRE TULANE

Il n'était vraiment pas besoin de faire de grands frais d'annonces, cette semaine, pour attirer le public au Tulane. Il suffisait que les amateurs de théâtre sussent que "Quo Vadis", une des pièces les plus admirées du répertoire américain. La direction même pourrait en prolonger les représentations une semaine de plus, sans que les recettes eussent à en souffrir. Mais il nous arrive une nouvelle compagnie: il faut lui céder la place. Dimanche, en effet nous aurons la première de "Sweet and Lady", interprétée par une compagnie d'élite.

MOTS POUR RIRE

Dans un salon, un de nos bons débineurs s'approche d'un petit groupe où l'on cause avec quelque mystère.

—Puis-je sans indiscrétion, mesdames, me mêler à votre conversation?

—Certainement, cher monsieur. Mais je vous préviens qu'elle ne vous intéressera guère: nous disions le plus grand bien d'un de vos amis!

Un affreux gredin, ancien machiniste de théâtre, est accusé d'avoir jeté sa femme du haut du pont des Arts.

—Votre profession? demande le président.

—Metteur en scène!